

OLIVIER HANNE

L'ALCORAN

COMMENT L'EUROPE
A DÉCOUVERT LE CORAN



Belin:

L'Alcoran

Olivier Hanne

L'Alcoran
Comment l'Europe a découvert le Coran

Préface de John Tolan

Belin:

En couverture: À gauche, Raimond Lulle défend le christianisme en utilisant le Coran contre un musulman (à droite): «L'Alcoran dit que le Christ est le Fils de Dieu et que, par l'Esprit de Dieu, il fut le meilleur de tous les hommes.» Malgré l'atmosphère de discussion, le document veut prouver la supériorité européenne puisque sur l'image d'après le Sarrasin se met à frapper Raimond Lulle puis se pend de désespoir (manuscrit du XIV^e siècle). © Badische Landesbibliothek, Codex St. Peter, Perg. 92, f. 3v.

Cartographie: Olivier Hanne.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 978-2-4100-1703-8 – ISSN 2270-4922

Dépôt légal – 1^{re} édition: 2019, août

© Éditions Belin/Humensis, 2019

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

«C'est le livre au sujet duquel il n'est
aucun doute, un guide pour les pieux.»
Coran, sourate 2 dite La Génisse,
verset 2.

PRÉFACE

Dans le navire que le ramenait de son expédition en Égypte, Napoléon Bonaparte lisait tantôt la Bible, tantôt le Coran, à en croire son compagnon Emmanuel de Las Cases¹. Le futur empereur lisait la traduction de Claude Étienne de Savary, publiée en 1783. Savary accompagnait sa traduction d'une longue introduction, dans laquelle il expliquait que l'islam correspond à la raison naturelle, qu'il serait peut-être la seule religion vraiment rationnelle, et que Mahomet fut un réformateur inspiré, un chef charismatique, un général hors pair, bref un «grand homme». Napoléon, qui en Égypte se faisait appeler *al-Sultan al-kabir* (le Grand Sultan), voyait en Mahomet une sorte de modèle de législateur et chef guerrier. La «grande révolution» que Napoléon effectuait en Égypte «était écrite dans plusieurs passages du Coran», affirmait-il².

Pour un lecteur du XXI^e siècle, cette vision du Coran comme écriture de la raison naturelle, texte fondateur d'une religion bien plus rationnelle que le christianisme, est surprenante. Pourtant, ce n'était pas nouveau à la fin du XVIII^e siècle: on trouvait cette idée déjà chez Henry Stubbe en Angleterre en 1671, puis au XVIII^e chez des auteurs comme Henri de Boulainvilliers, George Sale, Edward Gibbon ou Goethe. Pour

ces intellectuels, faire les louanges de l'islam, son texte sacré et son prophète, c'est une manière de critiquer indirectement le pouvoir et richesse du clergé, le rapport entre la monarchie et l'Église catholique (ou anglicane, pour les auteurs anglais). Comme le dit Olivier Hanne dans ces pages, « parler d'islam, c'est parler de soi ». Les propos des Européens sur le Coran nous disent souvent bien plus sur leurs propres espoirs, peurs, et fantasmes que sur l'islam et son livre sacré.

C'est au XVI^e siècle, comme le montre Olivier Hanne, que le Coran rentre pleinement dans les débats entre Européens, surtout entre catholiques et protestants. En 1543, Guillaume Postel, professeur de langues orientales au Collège royal (futur collège de France), publie son *Livre sur l'accord entre le Coran, ou loi de Mahomet, et les évangélistes*. Il compare les doctrines de l'islam à celles des protestants : les deux nient l'intervention des saints, rejettent les images, fragilisent le clergé, récusent l'autorité pontificale et combattent la véritable Église par l'épée. Si Postel identifie Mahomet à l'Antéchrist, sa véritable cible est Luther : le rapprochement entre luthéranisme et islam n'est qu'un moyen pour lui de dénigrer et de discréditer le mouvement protestant. Cette même année de 1543, l'humaniste protestant Théodor Bibliander, publie à Bâle la traduction latine du Coran que Robert Ketton avait faite quatre siècles plus tôt. Martin Luther, qui en écrit une préface, salue cette publication du Coran qui fournirait, pour lui, non seulement des arguments pour réfuter l'islam, mais aussi pour combattre les prétentions des « papistes ». Le Coran de Ketton, dans l'édition de Bibliander, est pendant un siècle et demi une des principales sources d'information sur l'islam pour maints intellectuels européens. Ses nombreux lecteurs y puisent des arguments contre catholiques ou protestants, voire (pour Michel Servet) contre la Trinité. La version latine est à l'origine des premières

traductions dans les langues vernaculaires : italien, allemand, néerlandais. Ces traductions rencontrent un certain succès et nourrissent parfois le scepticisme envers le christianisme. Un meunier frioulan, Menocchio, lut la traduction italienne et en conclut qu'il fallait supprimer les images des églises catholiques ; l'Inquisition le condamna comme hérétique et il fut livré aux flammes en 1599. Il n'est pas étonnant que l'Église mît cette traduction sur l'index des livres prohibés. Il n'est pas étonnant non plus que, dans les siècles qui suivirent, de plus en plus d'intellectuels européens hostiles à l'Église lurent le Coran avec un plaisir narquois, y puisant des arguments contre le pouvoir des clercs et contre les doctrines du christianisme.

L'exercice que mène Olivier Hanne dans les pages qui suivent relève en quelque sorte de l'archéologie des mentalités européennes. Avec une grande érudition, il reconstruit les contextes des rencontres entre les lettrés européens et le texte coranique, qui vont de la justification des croisades ou de la *Reconquista* espagnole, à celle de l'expédition en Égypte de Napoléon, ou à la recherche d'une religion universelle, en passant par la guerre de religions et les missions catholiques. Nous pouvons remercier Olivier Hanne d'avoir restitué, avec une grande clarté, ces chapitres trop souvent oubliés de l'histoire intellectuelle européenne.

Mais le sujet du livre qui s'ouvre ici est aussi d'une brûlante actualité. L'islam contemporain est marqué par des courants extrêmement divers : salafisme, soufisme, mouvements progressistes, wahhabisme, féminisme islamique, et bien d'autres. Tous se réfèrent au texte coranique pour fonder leurs visions très différentes de l'islam et de ses rapports avec la société. L'Europe joue un rôle important dans ces débats, parce qu'elle abrite des communautés musulmanes très diverses, parce qu'elle offre des libertés d'expression et

de pratiques religieuses plus importantes que celles d'une bonne partie des pays musulmans, et parce que de nombreux universitaires et chercheurs européens (musulmans ou non) étudient ces questions.

Pour la plupart des Européens non musulmans, ces questions restent hermétiques, voire taboues. Pire, elles font peur ou provoquent l'hostilité. Cette peur est liée bien entendu aux attentats commis au nom de l'islam, ainsi qu'à l'expansion de l'islam salafiste dans les pays musulmans et jusqu'en Europe. En France en particulier, il faut ajouter une ignorance croissante envers la religion en général et une hostilité accrue à toute expression de religiosité dans l'espace public. Ensuite, partout en Europe, il y a des courants nationalistes d'extrême droite qui jouent la carte de l'islamophobie, qui prétendent que l'Europe est un train de vivre un « grand remplacement » qui la transformera un jour prochain en société islamique. De tels délires ont hélas aussi alimenté un terrorisme meurtrier.

Dans cette situation, de nombreux chercheurs, historiens, sociologues, théologiens et autres, en Europe et ailleurs, de confessions diverses ou sans confession, tentent d'apporter des réponses scientifiques, dénouées d'arrière-pensées polémiques ou apologétiques, sans tabou, pour encourager des réflexions apaisées. La place du Coran dans la culture européenne est un objet de recherche à part entière : elle est l'objet d'un nouveau programme de recherche du Conseil Européen de la Recherche, que j'ai l'honneur de mener avec mes collègues Mercedes Garcia Arenal, Roberto Tottoli et Jan Loop³. C'est dans cette mouvance que se situe le travail d'Olivier Hanne. Les pages qui suivent montrent la richesse et la complexité des réponses européennes au texte sacré de l'islam. Elles montrent aussi que les textes, même (ou surtout) ceux considérés comme sacrés, ne cessent de bouger, d'être revus, réinterprétés pour

PRÉFACE

parler à chaque génération. L'Europe a joué et joue encore un rôle dans l'histoire du texte sacré de l'islam, et ce texte a joué un rôle dans l'histoire intellectuelle et culturelle de l'Europe. Le Coran fait partie de notre culture européenne, n'en déplaise aux extrémistes de tous bords.

John Tolan,
professeur d'histoire à l'université de Nantes
et membre de l'Academia Europæa.

AVANT-PROPOS

Comment parler de la langue arabe sans employer celle-ci? Les usages dans les publications en langue française ont, depuis longtemps, établi certaines règles simplifiant la transcription des caractères arabes. On écrit ainsi [kb] pour le même son que la *jota* espagnole (ex. : Khaled), ou [db] pour le son qui se rapproche du [tb] de l'anglais *the* (ex. : *dhimmi*).

Malheureusement, ces translittérations s'avèrent très insuffisantes dès que l'on pénètre dans la langue. Nous avons donc fait le choix d'une transcription de l'arabe plus complexe, mais plus juste :

[ʾ] : hamza,	[ḍ] : dad,
[ā] : alif,	[ṭ] : ta,
[ṭ] : tha,	[ẓ] : za,
[ḥ] : ha,	[ʾ] : ayn,
[ḳ] : kha,	[ġ] : ghayn,
[ḍ] : dhal,	[ỵ] : ya,
[ṣ̌] : chin,	[ū] : waw,
[ṣ̌] : sad,	[ḷ] : ta marbouta.

Que le lecteur non arabophone ne s'arrête pas à cette petite difficulté, mais qu'il poursuive sa lecture comme si de rien

n'était, laissant son regard glisser sur les lettres imprononçables qu'il verra au fil de ces pages...

Puisque nous en sommes à justifier nos usages, voici encore quelques précisions :

– Dans nos notes, nous utilisons le système de référence bibliographique anglo-saxon : nom de l'auteur (cf. bibliographie), puis année de la publication, suivie de la pagination (un [s] indique une suite de pages).

– L'indication [m.] signifie « mort en ».

– Les numéros de sourates sont indiqués par un [S.], suivi du verset.

– Nous appelons Mahomet sous sa forme arabisée « Muḥammad », et nous le qualifions fréquemment de « Prophète » par convention littéraire.

– Nous distinguons « islam » comme religion (adjectif : « musulman ») et « Islam » comme civilisation (adj. : « islamique »).

– Les astérisques (*) renvoient à une notion définie dans le lexique, en fin d'ouvrage.

INTRODUCTION

L'Europe, le Coran et la langue arabe

Depuis les années 1990 et la fin des grandes idéologies, le religieux semble avoir repris l'ascendant sur les idées politiques, et particulièrement dans le monde musulman. Le Coran est au carrefour de l'incompréhension grandissante qui oppose le monde occidental à l'autre rive de la Méditerranée, divisant même les sociétés musulmanes, où de nombreux fidèles ne reconnaissent pas leurs valeurs religieuses dans le terrorisme et n'approuvent pas les lectures radicales de leur livre. Les islamistes veulent défendre l'idée que le Coran imposerait à plus d'un milliard de croyants un littéralisme bienfaiteur, qui aurait réponse à tous les problèmes du monde, et dont ils se servent comme d'un réservoir d'arguments.

À l'inverse, la recherche scientifique, surtout occidentale, dispose d'outils qui remettent en cause les textes musulmans, comme d'ailleurs les chercheurs l'avaient déjà fait au XIX^e siècle avec la Bible: la linguistique, l'histoire critique, la philologie, l'archéologie, autant de domaines qui contredisent l'idée religieuse que le Coran serait un texte parfait et divin. Une multitude d'écoles et d'interprétations cohabitent depuis

quarante ans autour du Coran, du piétisme le plus rigoureux jusqu'à la critique islamophobe. Aucune ne peut naïvement prétendre être parfaitement objective, comme si le chercheur, en France ou en Allemagne, pouvait se croire détaché de tout contexte géopolitique. D'un autre côté, la renonciation à la critique envers le Coran par respect pour les croyants ne serait qu'une tolérance commode, autre visage de la censure. C'est, au contraire, parce que la situation internationale est si tendue et si complexe, parce que le rapport occidental à l'islam est si chargé de malaise qu'il faut développer les travaux historiques, culturels et religieux.

Or la relation très particulière – privilégiée, pourrait-on dire – qui unit l'Europe aux pays musulmans est ancienne : elle remonte à l'expansion islamique aux VII^e-VIII^e siècles. Celle-ci a, en partie, modelé la pensée européenne et certains de nos réflexes religieux et culturels. L'existence de l'islam et ses victoires militaires ont toujours suscité la stupéfaction et l'inquiétude des lettrés européens et des populations confrontées à la conquête. Les moines, les clercs, puis les marchands et les diplomates, ont cherché à comprendre ce qu'était l'islam en découvrant son livre, appelé à partir du XII^e siècle l'« Alcoran ». À peine connu jusqu'alors, rarement lu, il fut parfois traduit par extraits, avant de faire l'objet aux XII^e et XIII^e siècles de traductions intégrales en latin, lesquelles permirent de mieux cerner la doctrine ennemie, et donc de polémiquer efficacement – croyait-on – contre l'islam. Mais la révélation en Europe de l'Alcoran ne suscita pas seulement une hostilité de principe ou une réaction purement religieuse, car c'est toute la culture musulmane qui provoquait l'étonnement et la curiosité des Latins : la manière d'écrire le Coran, de le lire, la façon de penser en terre d'Islam, la langue arabe, les coutumes sociales et politiques, etc.

Au cours de nos travaux sur la connaissance de l'islam et du Coran en Europe, la question de la langue nous est apparue progressivement essentielle, car les auteurs et les sources étudiés y reviennent en permanence, comme pour montrer que ce qu'ils reprochent aux musulmans va au-delà de l'islam, au-delà du Coran, pour s'en prendre à une manière d'être et de parler. Mais si les Européens critiquent la façon de penser coranique, c'est parce que leur propre tournure d'esprit se définit autrement, en fonction d'autres réflexes, d'autres références. Ainsi, l'étude de la vision occidentale de l'islam, du VII^e siècle à nos jours, est-elle indissociable de l'état de la connaissance de l'Alcoran et de la langue arabe chez les Européens, et, indirectement, de la manière dont ceux-ci ont défini leur identité et leur intelligence propres.

Comment les Latins ont-ils appris l'existence du Coran ? Comment ont-ils pu se le procurer et le traduire ? Qu'en disent-ils après l'avoir lu ? Parlait-on l'arabe en Europe ou a-t-on cherché à le parler ? Pouvait-on avoir recours à des traducteurs en dehors des espaces conquis par l'Islam sur le continent (particulièrement l'Espagne, la Sicile, puis les Balkans) ?

Derrière ces questions ne se joue pas seulement la place du Coran dans l'histoire européenne, mais surtout le rapport à l'autre, à la différence culturelle et religieuse, à la langue étrangère. Or une tradition historiographique bien enracinée – en France notamment – assure que l'Europe n'a jamais su comprendre l'islam et le Coran, que les Latins furent surtout des prédateurs culturels de la « science arabe », qu'ils ont diabolisé le musulman dans toute leur littérature et leur iconographie, en bref que l'altérité islamique fut toujours jugée comme négative⁴. Nous ne prétendons pas démontrer le contraire. Il est évident que l'islam a été considéré aux époques médiévale et moderne comme le grand ennemi de l'Europe.

Néanmoins, d'innombrables faits et textes démontrent combien l'intérêt européen pour le Coran et la langue arabe a été une constante pendant mille ans, aussi bien chez les clercs, les lettrés, les princes ou les marchands, et pas seulement pour des raisons de conquête ou de commerce. À tel point, nous semble-t-il, que l'on peut parler d'une « arabophilie historique européenne », avec toutes les nuances qu'exige ce genre de formule... Cette attraction, qui est plus qu'une curiosité condescendante pour un monde exotique, ne fut pas un phénomène linéaire et croissant. En dépit de certaines présentations historiques positivistes et simplistes, l'Europe n'est pas allée de l'ignorance vers la connaissance. Au contraire, on distingue des phases de brutale accélération des études de l'Alcoran, des périodes de dialogue fécond, suivies de reculs, d'oublis de la langue arabe, d'affrontements sans pitié. Mais, dans ces temps anciens, connaître l'arabe et le Coran ne signifient pas nécessairement vouloir la paix et la tolérance. Au cours du XVIII^e siècle, par exemple, l'approche empathique de l'islam s'accompagne d'une ignorance de la langue arabe, tandis que le XIII^e siècle est un grand moment d'islamologie, mais totalement orienté vers la polémique... Le savoir n'est pas une garantie du pacifisme, et les croisades constituent une période de renouvellement des études sur l'islam et l'arabe chez les Latins.

Ce sont toutes ces contradictions que nous souhaitons éclairer dans les pages qui vont suivre, en suivant pas à pas la chronologie, et en insistant particulièrement sur la longue période qui court depuis le VII^e siècle jusqu'à la Révolution française, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition du citoyen européen moderne. Nous proposerons toutefois en cinquième et dernière partie quelques pistes de réflexion pour les XIX^e-XXI^e siècles.

En parcourant l'histoire de l'Alcoran jusqu'à la Révolution, nous raconterons l'étrange liaison qui opposa et réunit à la fois l'Europe à l'Islam, le chrétien au musulman, l'homme de